

## HOMELIE SUR LA FOLIE DE SAINT PAUL

Sur cette parole de l'Apôtre : «Plaise à Dieu que vous supportiez quelque peu ma folie !»

1. J'aime sans doute tous les saints, mais j'aime surtout le bienheureux Paul, ce vase d'élection, cette trompette céleste, cet ami si cher au divin Epoux. Si je parle de la sorte et si je découvre l'amour que je ressens envers lui, c'est pour que vous aussi partagiez ce sentiment. Les personnes possédées de l'amour charnel n'osent l'avouer; et elles ont raison, parce que cet aveu aurait pour conséquence leur propre confusion et le scandale des auditeurs. Mais pour celles qui brûlent de l'amour spirituel, qu'elles ne cessent jamais de le proclamer; cette proclamation éclatante leur fait le plus grand bien à elles-mêmes, et de plus à ceux qui l'entendent. Si le premier de ces sentiments est criminel, le second est glorieux; l'un est une plaie honteuse de l'âme, l'autre la remplit de joie, d'allégresse et de beauté; l'un introduit la guerre dans le cœur où il règne, l'autre en bannit la guerre si elle y est, et y fait régner une paix profonde. De l'un il ne résulte aucun avantage, mais seulement de folles dépenses, des pertes d'argent, le désordre dans la vie, et la ruine entière des familles; de l'autre résultent de riches trésors de mérites, une grande abondance de vertus, En outre, ceux qui sont épris de la beauté corporelle et en qui des traits heureux allument une stupide passion, s'ils sont eux-mêmes d'une difformité repoussante, ne trouvent certainement pas dans cette passion de remède à leur difformité, laquelle n'en paraît que plus frappante et que plus hideuse. C'est tout le contraire dans l'amour spirituel. Celui qui est épris de la sainteté, de la beauté, de l'éclat, de la splendeur d'une âme, serait-il lui-même repoussant et difforme, serait-il le dernier des hommes, s'il persiste dans cet amour des saints, il ne tardera pas à ressembler à ceux qu'il aime. C'est d'ailleurs un acte de la charité de Dieu qu'il n'y ait pas de remède à la mutilation et à la difformité corporelles, et que la difformité repoussante d'une âme puisse se transformer en éclat et en beauté. C'est que de la beauté du corps il ne résulterait aucun avantage, tandis que de la beauté de l'âme, il résulte de si grands biens, qu'ils lui attirent l'amour même de Dieu. Aussi David célébrait-il dans ces psaumes, cette beauté en ces termes : «Ecoute, ma fille, vois et incline ton oreille; oublie ton peuple et la maison de ton père; et le Roi sera épris de ta beauté.» (Ps 44,11-12) Il parle de la beauté de l'âme, de cette beauté qui résulte de la piété et de la vertu.

2. Puisque les fruits de la société des saints ont tant de valeur, prenez part à mon amour, portons au saint Apôtre l'affection la plus grande. Une fois que cet amour aura pénétré dans votre âme et qu'il y aura allumé des flammes éclatantes, vint-il à rencontrer dans vos cœurs des épines et des rochers, de la dureté et de l'insensibilité, consumant d'un côté, amollissant de l'autre, il transformera cette terre en une terre grasse, fertile, et propre à recevoir la divine semence. Et que l'on ne me dise pas que Paul n'est pas en ce moment ici présent, que nous ne le voyons pas de nos yeux, et qu'il n'est pas possible d'aimer celui que l'on ne voit pas; car cet amour ne connaît point d'obstacles. Oui, nous pouvons aimer Paul quoique absent, le chérir quoique invisible, d'autant plus que nous avons tous les jours sous nos yeux de magnifiques monuments de sa vertu, les églises qu'il a établies sur toute la terre, l'impiété détruite, le mal remplacé par le bien dans la vie humaine, l'erreur chassée, les autels renversés, les temples fermés, les démons réduits au silence. Inspirée par la grâce de Dieu, la langue de Paul a eu la vertu de détruire toutes ces choses, et d'allumer partout en même temps le foyer resplendissant de la piété. Outre ces œuvres, nous avons encore les Epîtres saintes de l'Apôtre, Epîtres qui nous donnent le portrait fidèle de cette âme bienheureuse. Soumettons-nous donc à ses écrits avec autant d'empressement que si nous nous entretenions avec Paul, présent au milieu de nous, déployons les enseignements qu'ils contiennent et pénétrons le sens des paroles qu'il nous faisait entendre aujourd'hui: «Plaise à Dieu que vous supportiez quelque peu ma folie ! Supportez-moi donc, je vous en prie; car je vous aime pour Dieu d'un amour de jalousie.» (II Cor 11,1-2) Que dites-vous, ô Paul ? Vous qui ordonnez à vos disciples de marcher dans la sagesse vis-à-vis des infidèles; vous qui avez dit : «Que vos paroles soient toujours assaisonnées du sel de la grâce, afin que vous sachiez répondre à chacun comme il convient;» (Col 4,5-6) vous qui souhaitez que tous soient remplis de la sagesse spirituelle, c'est vous qui dites: «Plaise à Dieu que vous supportiez quelque peu ma folie ! Ne vous suffisait-il pas d'avoir prononcé quelques paroles peu sages, et fallait-il les signaler à vos disciples ? Et non seulement vous les signalez à vos disciples, mais par votre Epître vous les portez à la connaissance de toute la postérité ? Vous le voyez, il ne faut pas

considérer indifféremment ces paroles, mais les examiner chacune avec attention. Si l'on n'y réfléchit pas, le langage de Paul induit ceux qui l'entendent en erreur; mais, si l'on en pénètre le sens, il nous découvre la profonde sagesse, la grande prudence, l'inexprimable sollicitude de l'Apôtre,

3. Quelle est donc sa pensée? Il y avait alors parmi les Corinthiens beaucoup de faux apôtres qui semaient la corruption au milieu d'eux, calomniaient Paul, obscurcissaient déloyalement la considération dont il jouissait auprès de ses disciples, le tournaient en ridicule et l'accusaient de jactance. Ce sont ces hommes, que nous le voyons prendre à partie à plusieurs reprises, dans son Epître; ainsi quand il dit: «Nous ne sommes pas comme d'autres, dénaturant la parole de Dieu;» (II Cor 2,17) et dans cet autre passage : «J'ai toujours en garde de vous être à charge;» (Ibid., 11,9) et quand il promet de ne jamais s'écarter de cette règle: «Je vous l'assure par la vérité du Christ qui est en moi, on ne me ravira pas cette gloire dans l'Achaïe.» (Ibid., 10) En indiquant ensuite la cause, il fait allusion à ces misérables dans le passage suivant : «Pourquoi cela ? Parce que je ne vous aime pas ? Dieu le sait. Ce que je fais, je le ferai toujours pour enlever l'occasion de se glorifier à ceux qui la cherchent,» (Ibid., 11-12) Plus haut, il exhorte ses disciples à ne pas le mettre dans la nécessité de leur montrer son pouvoir. «Je vous prie, leur dit-il, de ne pas me forcer, quand je serai chez vous, d'agir avec cette hardiesse que l'on m'attribue, à l'égard de quelques-uns, qui s'imaginent que nous nous conduisons selon la chair,» (Ibid., 10,2) Les individus que ces paroles concernaient, usant envers lui d'une ironie calomnieuse, disaient que les Epîtres de Paul étaient remplies de prétention et d'orgueil, mais qu'il était, lui, chétif, faible et méprisable. Quand il sera arrivé ici, ajoutaient-ils, on n'en fera aucun cas. Ce qu'il énonçait lui-même dans ce passage: «Afin qu'on croie que je veux vous intimider par mes lettres; car ces lettres, dit-on, sont énergiques et fortes; mais lorsqu'il est présent, tout paraît faible dans sa personne et méprisable dans ses discours.» (Ibid., 9-10) Après cela, réprimant les Corinthiens qui s'étaient laissés gagner : «Ai-je donc fait une faute, leur dit-il, lorsque je me suis rabaisé moi-même afin de vous élever ?» (Ibid., 11,7) Pour repousser cette même accusation, il dit encore : «Ce que nous sommes, absent, dans nos lettres, en paroles nous le sommes aussi présent et dans le fait.» (Ibid., 10,11) Il y avait donc à Corinthe beaucoup de faux apôtres, qu'il qualifie d'artisans de mensonges, en ces termes : «Ces faux apôtres sont des artisans de mensonges et ils se transforment en apôtres du Christ. Ce n'est pas étonnant, car Satan lui-même se transforme en ange de lumière. Il n'est donc pas étrange que ses ministres se transforment aussi en ministres de justice.» (Ibid., 11,13-15) Comme ces malheureux, par les calomnies de toute sorte qu'ils soulevaient contre lui, faisaient du mal à ses disciples, et leur insinuaient une opinion bien au-dessous de son mérite, il fut forcé d'aborder l'exposition de ses titres de gloire; la prudence ne lui permettait plus de se taire. Au moment donc de nous raconter ses combats, ses admirables révélations, ses rudes labeurs, pour montrer à tous qu'il le fait à contre cœur et par violence, il traite de folie une chose qu'il voit néanmoins nécessaire, et il s'écrie : «Plaise à Dieu que vous supportiez quelque peu ma folie !» Je vais faire, veut-il dire, un acte insensé; je vais me louer et m'exalter moi-même. Seulement je n'en suis pas la cause, mais ceux qui m'ont réduit à cette nécessité. C'est pourquoi je vous prie de me supporter, et d'en rejeter sur ces derniers la responsabilité.

4. Et remarquez la prudence de Paul. Après avoir dit : «Plaise à Dieu que vous supportiez quelque peu ma folie. Supportez-moi donc, je vous en prie. Je vous aime pour Dieu d'un amour de jalousie;» il n'aborde pas sur-le-champ ses propres louanges, mais il les fait précéder de quelques autres paroles : «Je vous le répète, ajoute-t-il; que personne ne m'estime insensé; ou du moins, supportez-moi comme tel.» (II Cor 11,16) Il n'en vient pas encore pourtant à son éloge, et il écrit auparavant ces mots : «Ce que je dis, je ne le dis pas selon le Seigneur; je le dis comme par folie et dans le but de me glorifier,» (Ibid., 17) Même après cela il n'ose commencer, il hésite et il dit : «Puisque plusieurs se glorifient selon la chair, moi aussi je me glorifierai. D'ailleurs vous, supportez volontiers les insensés, étant sages comme vous l'êtes.» (Ibid., 18-19) Ce n'est pas tout, il balance encore et il emploie cette autre précaution «Les titres qu'un autre peut faire valoir, je parle comme un insensé, je puis les faire valoir moi-même.» (Ibid., 21) Ce n'est qu'après toutes ces précautions qu'il commence à parler de ses titres de gloire. Tel un coursier, ayant à franchir un précipice dangereux, prend d'abord son élan pour sauter sur la rive opposée; puis, à la vue du gouffre, il est glacé de saisissement et de frayeur; et, comme son cavalier le presse plus vivement, il fait un nouvel effort; il éprouve néanmoins la même chose; pressé par la nécessité et la violence, il reste longtemps à hennir sur le bord de l'abîme comme pour s'encourager lui-même à le franchir: telle bienheureux Paul, ayant à se précipiter dans le souvenir de ses grandes actions comme

dans un abîme, revient sur ses pas, non seulement une, mais deux, trois et plusieurs fois dans les passages suivants : «Plaise à Dieu que vous supportiez quelque peu ma folie ! Que personne ne m'estime insensé; ou du moins supportez-moi comme tel. Ce que je dis, je ne le dis pas selon le Seigneur, mais comme par folie, et dans le but de me glorifier, Puisque plusieurs se glorifient selon la chair, je me glorifierai moi aussi. Du reste, vous supportez volontiers les insensés, étant sages comme vous l'êtes. Les titres qu'un autre peut faire valoir, je parle comme un insensé, je puis les faire valoir moi-même.» C'est après avoir revendiqué plusieurs fois pour lui le titre de fou et d'insensé, qu'il ose aborder, et encore avec hésitation, son propre éloge : «Sont-ils Hébreux ? Je le suis. Sont-ils Israélites ? Je le suis. Sont-ils de la race d'Abraham ? Je le suis aussi. Sont-ils ministres du Christ ? Je le suis encore,» (Ibid., 22,23) Et il ne s'oublie pas ici lui-même, il use encore d'atténuation en ces termes : «Je parle en insensé; je le suis plus qu'eux,» (Ibid.) Il s'en tient pas là; après avoir énoncé tous ces titres, il ajoute : «J'ai fait une folie en me glorifiant; vous m'y avez contraint.» (II Cor 12,11) Comme s'il disait : Je n'eusse rien dit de tout cela, si votre salut n'eût été compromis, si vous n'eussiez été ébranlés et renversés. On aurait eu beau nous calomnier, ces calomnies ne nous eussent causé aucun préjudice. Mais, quand j'ai vu le troupeau dispersé, les disciples en fuite, je n'ai pas reculé devant une action qui me coûtait et qui me répugnait; j'ai été forcé de devenir insensé, et j'ai fait mon propre éloge pour vous et pour votre salut.

5. Telle est l'habitude des saints : ont-ils fait quelque chose de mal, ils le publient, ils le déplorent chaque jour et le font connaître à tout le monde, Ont-ils fait une action grande et généreuse, ils la tiennent secrète, et ils l'ensevelissent dans l'oubli. C'est ainsi que le saint Apôtre, sans y être obligé, proclamait sans cesse ses péchés, qu'il ne perdait jamais de vue, disant, tantôt : «Le Christ Jésus est venu dans le monde sauver les pécheurs, desquels je suis le premier;» (I Tim 1,15) tantôt : «Je rends grâce au Christ qui m'a fortifié de ce qu'il m'a jugé fidèle, en m'établissant dans le ministère, moi qui autrefois blasphémiais contre lui, le persécutais et l'outrageais; mais j'ai obtenu miséricorde, parce que j'ai fait cela dans l'ignorance et sans avoir la foi;» (Ibid., 12-13) et encore : «Enfin, après tous les autres il s'est montré à moi qui ne suis qu'un avorton; car je suis le dernier des apôtres et je n'en mérite même pas le nom, ayant persécuté l'Eglise de Dieu;» (I Cor 15,8-9) et ailleurs: «A moi le dernier de tous les saints cette grâce a été accordée.» (Ep 3,8) Le voyez-vous se mettant au dernier rang, non seulement parmi les apôtres, mais parmi les simples fidèles : «A moi le dernier de tous les saints, dit-il, a été accordée cette grâce.» Aussi se déclare-t-il indigne du salut auquel il a eu part. En effet, après ces mots : «Le Christ Jésus est venu dans ce monde pour sauver les pécheurs, desquels je suis le premier,» écoutez la raison qui lui inspire ce langage : « Mais j'ai obtenu miséricorde, afin d'être le premier en qui Jésus Christ fit éclater toute sa patience, et de servir d'exemple à ceux qui croiraient en lui pour la vie éternelle.» (I Tim 1,16) Voici sa pensée : Si j'ai obtenu miséricorde, ce n'est pas grâce au mérite de ma conversion, gardez-vous bien de le croire, mais afin que nul des hommes qui auront vécu dans le crime et qui auront persécuté le Christ, ne désespère de son salut, en voyant sauvé un misérable dont la haine envers le Christ restera sans égale. Le Christ dit pourtant : «Celui-ci est à mes yeux un vase d'élection, qui portera mon nom à la face des peuples et des rois,» (Ac 9,15) Mais loin d'être enflé de ces éloges, Paul continue, malgré un semblable crédit, à se regarder comme un malheureux, à se déclarer le premier des pécheurs, et à dire qu'il a obtenu miséricorde, afin que les scélérats parvenus au dernier degré du crime ne désespèrent pas de leur propre salut, à la vue de la miséricorde dont il a été lui-même l'objet,

6. Ses péchés, il les publie donc chaque jour sans nécessité aucune dans toutes ses épîtres, il les signale et les manifeste non seulement à ses contemporains, mais encore à la postérité. Quant à ses louanges, même dans un cas de nécessité, il lui en coûte et il souffre de les aborder. Nous en avons la preuve dans cette qualification de folie, qu'il ne cesse d'employer à ce propos; nous en avons la preuve dans ce long silence qu'il a gardé sur son admirable et divine révélation. Car ce n'était point alors ni deux, trois ou dix années, mais un plus grand nombre d'années auparavant qu'il en avait été favorisé. Lui-même précise le temps en ces termes : «Je connais un homme qui, il y a plus de quatorze ans, a été ravi jusqu'au troisième ciel;» (II Cor 12,2) pour vous apprendre qu'il n'en aurait même point parlé si de graves raisons ne l'y eussent contraint. Certainement, s'il eût voulu publier ses louanges, il eût divulgué cette vision aussitôt après en avoir joui, ou du moins dans l'une des trois premières années qui suivirent. Or, il passa quatorze années sans en dire un mot, et encore n'en parle-t-il qu'aux Corinthiens. Et dans quelle occasion ? Lorsqu'il vit les faux apôtres surgir, et après avoir déclaré qu'il n'aurait point ouvert la bouche s'il n'eût vu la corruption parmi les disciples faire tant de ravages. Telle n'est pas notre conduite; nous faisons plutôt tout le contraire. Nous ne

gardons même pas un seul jour le souvenir de nos péchés : et si nous entendons les autres en parler, aussitôt de nous indigner, de nous emporter, de regarder cela comme un outrage, et d'accabler nos frères d'injures. Mais si nous faisons un peu de bien, nous l'avons sans cesse à la bouche, nous sommes pénétrés de reconnaissance pour ceux qui le font connaître, et nous les regardons comme nos plus chers amis. C'est tout l'opposé cependant que le Christ a ordonné : il veut que nous oublions nos bonnes œuvres et que nous nous souvenions de nos péchés. Le langage qu'il tenait à ses disciples ne nous permet pas d'en douter : «Lorsque vous aurez fait toutes ces choses, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles;» (Luc 17,10) aussi bien que la parabole où il met le pharisien au-dessous du publicain, De même que le souvenir de ses fautes justifia le publicain, le souvenir de ses bonnes œuvres perdit le pharisien, Dieu enseignait aux Juifs la même doctrine quand il leur disait : «C'est moi qui efface vos péchés pour ne plus m'en souvenir; mais vous, ne les oubliez pas.» (Is 43,25)

7. Voilà comment ont agi les apôtres, comment ont agi les prophètes et tous les justes; David gardait un souvenir continuel de son péché, mais de ses bonnes œuvres il n'en parlait jamais, si ce n'est lorsqu'il ne pouvait s'en dispenser. Les Barbares ayant porté la guerre en Judée et semé partout les périls, David jeune encore et inexpérimenté dans les combats, abandonna son troupeau et vint rejoindre ses frères en armes. Quoiqu'il les vit en proie à la frayeur, à la crainte, à l'épouvante, il se tint néanmoins au-dessus des sentiments humains, et l'abattement de son peuple n'amollit pas son courage. Dépassant par la foi les choses visibles et tournant ses regards vers le Souverain des cieux, le cœur rempli d'une vive ardeur, il se présenta à l'armée et à ses frères, leur promettant de les soustraire au danger qui les menaçait. Et comme ses frères riaient de ses paroles, ne voyant pas Dieu qui l'animait intérieurement et ne connaissant pas cette âme généreuse, vaste comme le ciel et pénétrée d'une admirable philosophie, le jeune homme les laissant, alla en trouver d'autres. Ceux-ci le conduisirent au roi, qu'il trouva anéanti par la crainte, et dont il se hâta de relever le courage en ces termes : «Que le cœur de mon seigneur ne retombe pas sur lui-même, car ton serviteur ira et combattra contre cet étranger.» Le roi n'ajoutant pas foi à son langage, et disant : «Tu ne saurais y aller; tu es un enfant, tandis que celui-là combat depuis son adolescence;» dans cet embarras, David fut obligé de faire son propre éloge. (I Roi 17,32-33) Qu'il n'eût pas voulu le faire, il l'avait montré précédemment, n'ayant rien dit à ses frères de ses exploits, ni aux soldats, ni au monarque lui-même, jusqu'à ce que celui-ci eût manifesté son incrédulité, et que dans sa répugnance il voulût l'empêcher de combattre le Philistin. Que restait-il donc à faire ? David devait-il garder le silence sur ses prouesses ? Mais Saül ne lui eût pas permis de combattre et d'éloigner le danger qui menaçait son peuple. C'est pourquoi, après s'être tu comme il venait de le faire, la circonstance exigeant qu'il ouvrit la bouche, il ne garda plus le silence et il tint au prince ce langage : «Moi, ton serviteur, je paissais le troupeau de mon père, et lorsqu'un lion ou un ours venait et ravissait une brebis du troupeau, je le poursuivais, je le frappais, j'arrachais la brebis de sa gueule, je le prenais à la gorge et je le tuais. Un lion et un ours ont été tués ainsi par ton serviteur. Or, cet étranger, cet incirconcis sera comme l'un d'eux.» (I Roi 17,34-36) Le voyez-vous indiquer le motif pour lequel il raconte tous ses hauts faits ? Alors effectivement, le roi eut confiance et lui permit de marcher au combat. David y marcha donc, engagea la lutte et triompha. S'il n'eût pas fait son éloge, le roi ne lui eût pas confié ce combat singulier; s'il ne le lui eût pas confié, il ne l'eût pas laissé descendre dans l'arène; s'il l'en eût empêché, il aurait mis obstacle à la victoire. La victoire suspendue, Dieu n'aurait pas été glorifié, ni son peuple délivré des maux qui le menaçaient. C'est pour prévenir ces conséquences funestes et frayer la voie à un aussi grand bienfait que David fut contraint de parler de ses exploits; car, si les saints savent garder le silence quand il n'y a aucune nécessité de parler, ils savent également le rompre lorsque des raisons impérieuses les y obligent.

8. Ce n'est pas seulement David, c'est encore Samuel qui nous offre un tel exemple. Après avoir gouverné le peuple juif durant de longues années, selon les vues de Dieu, sans avoir jamais rien dit d'élogieux de lui-même, quoique, s'il l'eût voulu, il lui eût été facile de raconter bien des choses : son éducation depuis sa première enfance, son séjour dans le temple, le don de prophétie qui lui avait été conféré dès le berceau, les guerres qu'il soutint après cela, les victoires qu'il remporta non par la force des armes, mais par, le secours de la bienveillance divine; de toutes ces circonstances, il n'en dit pas un mot auparavant. Mais quand il dut renoncer à sa judicature et transmettre le commandement à un autre, alors il fut obligé d'aborder son propre éloge : il le fit avec beaucoup de ménagement. Ayant convoqué le peuple, en présence de Saül, il s'exprima ainsi : «Voilà que j'ai écouté votre voix et que je vous ai donné un roi. J'ai vécu en votre présence depuis ma jeunesse jusqu'à ce jour, et j'ai



vieilli. Répondez-moi donc en présence du Seigneur et en présence de son Christ, si j'ai pris à quelqu'un son bœuf ou son âne, si j'ai opprimé qui que ce soit, si j'ai fait violence à l'un de vous, si j'ai arraché de ses mains des présents, si je lui ai ravi sa chaussure, si j'ai pour cela détourné mes yeux, dites-le, et je vous en ferai la restitution.» (I Roi 12,1-3) Et quelle nécessité, dirait-on, y avait-il à parler ainsi ? Une nécessité impérieuse et profonde. Samuel devant donner aux Hébreux Saül pour chef, et désirant l'instruire par sa propre défense de la sollicitude avec laquelle il devait gouverner ses sujets, prend ceux-ci en témoignage de sa philosophie. Il ne le fit pas quand il était au pouvoir; on aurait pu dire que ce témoignage était arraché aux Hébreux par la frayeur et par la crainte; le temps de son gouvernement étant passé et le commandement ayant été transféré à un autre, aucun danger ne menaçait plus ses accusateurs, et c'est pourquoi il entre en jugement avec son peuple.

Néanmoins s'il eût été tout autre, il eût conservé du ressentiment pour les Juifs; il n'eût pas voulu que le prince son successeur les traitât avec bonté et modération, non seulement à cause de son propre ressentiment, mais pour être lui-même exalté davantage,

9. C'est, en effet, un mal fréquent chez les grands : ils souhaitent que leurs successeurs au pouvoir soient méchants et pervers. Ont-ils été eux-mêmes magnanimes, ils pensent que leur gloire n'en sera que plus éclatante, si le pouvoir devient le partage de gens tout-à-fait différents. Sont-ils corrompus et pervers, ils s'imaginent que la malice de leurs successeurs sera une excuse pour leur propre perversité. Tel n'était pas le bienheureux Samuel. Il voulait, il souhaitait, il désirait que les Juifs jouissent d'un bien meilleur gouvernement, tant son cœur était aimant, exempt d'envie, éloigné de toute vaine gloire. Il ne regardait qu'une chose, le salut des hommes. Voilà pourquoi dans sa propre apologie il leur montrait ce que devait être leur chef. S'il eût interpellé le roi de cette façon : Soyez équitable, modéré, inaccessible aux présents, ne faites de violence, d'injustice, de tort à personne; ce langage eût semblé dur et blessant à celui qu'il concernait. Si le Prophète eût gardé le silence et eût trahi le peuple en usant d'un semblant de justification, il eût atteint ces deux buts : il eût montré au roi ce qu'il devait être, et en même temps il eût évité ce que la leçon avait d'épineux. Tout en paraissant défendre sa propre cause, il enseignait à Saül comment et de quelle manière il devait gouverner ses sujets. Mais examinez, je vous prie, avec quelle évidence il établit qu'il n'a jamais reçu de présents. Il ne dit pas : Ai-je ravi les champs de quelqu'un ? lui ai-je ravi son or ? mais bien, sa chaussure, ce qu'il y a de plus vil ?

Il nous montre ensuite l'éclat remarquable de sa vertu. Comme bien des princes, lorsqu'ils ont dérobé le bien d'autrui, agissent avec bonté, modération et douceur, non par inclination, mais parce que leurs injustices leur enlevant toute sécurité, la conscience les y oblige; comme, d'autre part, les princes inaccessibles aux présents sont durs et hautains, non de leur propre fonds, mais par vaine gloire et parce qu'ils sont incorruptibles : la réunion de ces qualités opposées dans un même sujet n'étant pas facile à rencontrer, le saint prophète, pour faire voir qu'il possédait les unes et les autres, qu'il était à la fois supérieur aux présents et à la colère, après ces mots : «Ai-je pris le bœuf de l'un d'entre vous ?» loin de garder le

silence, ajoute au contraire : «Ai-je opprimé quelqu'un de vous ou lui ai-je fait violence ?» Ce qui revient à dire : Personne ne pourrait prétendre, ni que j'aie ravi quoi que ce soit, ni que, pour n'avoir rien ravi, j'aie été dur, hautain, barbare et cruel. De là ces mots : «Ai-je opprimé quelqu'un de vous ?» Que lui répondirent-ils ? «Vous ne nous avez point opprimés, vous ne nous avez pas fait de violence, et vous n'avez rien pris entre nos mains.» (I Roi 12,3-4) Ce qui prouve que Samuel parlait ainsi pour instruire le monarque, c'est qu'il ajoute : «Le Seigneur en est témoin, et son Christ aussi.» (Ibid., 5) Ce n'était donc pas un témoignage sans valeur, puisqu'il invoquait comme témoin celui qui sonde les secrets des cœurs, indice manifeste d'une conscience pure. Personne, en effet, personne à moins d'être en proie à une folie et une démente extrêmes, n'invoquerait en faveur de sa conscience le témoignage de Dieu s'il n'était tout-à-fait sûr de lui-même. Quand les Juifs eurent confirmé par leur témoignage le langage du Prophète, celui-ci découvrit un autre aspect de sa vertu. Ayant rappelé toutes les merveilles de l'Egypte, la protection que Dieu leur avait accordée, et les guerres qui avaient suivi, il mentionna le combat qui fut livré sous sa conduite, et le triomphe éclatant qui en fut la conséquence, Il dit combien souvent ils avaient été livrés à cause de leurs péchés entre les mains des ennemis, comment Dieu à sa prière les en avait délivrés; et, joignant les faits récents aux faits passés, il conclut par ces paroles : «Le Seigneur a envoyé Jéroboam, Gédéon, Barac, Jephthé, Samuel, et il vous a arrachés de toute part aux mains de vos ennemis, et vous êtes maintenant en sécurité.» (I Roi 12,11)

10. Voyez-vous chez les saints l'habitude de ne raconter leurs belles actions que lorsqu'ils y sont obligés ? Aussi Paul considérait-il leurs exemples et suivait-il leurs leçons lorsqu'il déclarait pénible et coûteux de parler sur son propre compte. «Plaise à Dieu que vous supportiez quelque peu ma folie !» (II Cor 11,1) Il ne dit pas beaucoup, mais quelque peu. Quoiqu'il y soit obligé, il n'est pas disposé à s'étendre longuement sur son propre éloge, il l'effleure en peu de mots, et encore le fait-il en considération des fidèles et de leur salut. Car, si raconter ses hauts faits sans nécessité aucune est un acte de la dernière folie, lorsque la nécessité existe et que des raisons y contraignent, ce serait de la trahison que de les passer sous silence. Néanmoins, malgré la présence de la nécessité, Paul hésitait, et il qualifiait cela de folie, pour vous montrer jusqu'où allaient son intelligence, sa sagesse et sa profonde prudence, Aussi à ces mots : «Ce que je dis, je ne le dis pas selon le Seigneur;» il ajoute ceux-ci : «Quand il s'agit de me glorifier.» (I Cor 11,17) Ne pensez pas, veut-il dire, que je m'exprime d'une façon générale. – C'est pourquoi j'admire, je loue, j'exalte la sagesse de cet apôtre, d'autant plus qu'il a regardé comme une folie d'aborder ses propres louanges. S'il a traité cela de folie, quoiqu'il y vit une nécessité, quelle excuse, quel pardon mériteront-ils ceux qui, sans nécessité aucune, parlent d'eux-mêmes en termes magnifiques, ou obligent les autres à parler sur le même ton ? Instruits de ces choses, ne nous contentons pas d'admirer les exemples dont on vient de nous entretenir; imitons-les, mettons-les en pratique, oublions nos bonnes œuvres, conservant toujours le souvenir de nos péchés, afin d'observer dans notre conduite la modération, de poursuivre le but placé devant nous, et d'obtenir le prix de la vocation d'en haut, par la grâce de l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, avec lequel gloire, puissance, honneur soient au Père, en l'unité du saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.